

Dante et l'énigme du 515

A. A.

Le symbolisme des nombres joue dans la *Divine Comédie* de Dante un rôle important qui a été reconnu de longue date et qui se manifeste d'ailleurs sous différents aspects; mais aucun nombre – à l'exception naturellement du fameux 666 de l'*Apocalypse* de saint Jean – n'a sans doute suscité autant de commentaires et d'hypothèses en tout genre que le nombre 515 qui apparaît au dernier chant du *Purgatoire* :

« Car je vois à coup sûr – et je l'annonce –
des astres déjà proches, sans obstacle
ni résistance, nous marquer le temps
où un nombre Cinq Cent et Dix et Cinq,
mandé par Dieu (*messò di Dio*), tuera l'usurpatrice
et le géant qui fornique avec elle. »⁷²

La première chose qui frappe est évidemment le contexte eschatologique dans lequel apparaît ce nombre. L'explication la plus habituelle qui en est donnée est la suivante : en écrivant 515 en chiffres romains, on obtient DXV; en permutant les deux dernières lettres, on arrive à DVX, qui est la même chose que DUX. Il s'agirait donc d'un personnage qui, conformément aux aspirations gibelines de Dante, devrait amener sur Terre le règne

72 *Purgatoire*, 33, 40-46. C'est Béatrice qui s'exprime à la première personne. Pour cette citation comme pour les suivantes, nous suivons la traduction des *Œuvres complètes* de Dante, La Pochothèque, 1996. André Pézard (La Pléiade, Gallimard), après avoir traduit *messò di Dio* par « ange de Dieu » (éd. 1968), puis par « mû par Dieu » (éd. 1976), donne en note « envoyé de Dieu », qui est selon lui le sens exact et qui est le sens que nous retiendrons en effet.

du « Saint Empire », que d'ailleurs il faille l'entendre dans un sens immédiatement politique (et dans ce cas le DUX en question est généralement identifié avec Henri VII de Luxembourg) ou de manière plus générale comme le règne attendu de l'Esprit Saint⁷³.

L'objet de la présente étude est de proposer une hypothèse nouvelle, quoique finalement très simple, quant à l'interprétation de ce nombre. Pas plus que pour toutes les autres qui ont été avancées, il n'y a de « preuve » entièrement décisive que cette signification est effectivement celle que Dante a consciemment voulu donner à ce 515. Nous pensons néanmoins que le faisceau de présomptions que nous allons présenter dans ce qui suit rend notre hypothèse à tout le moins aussi vraisemblable que bien d'autres qui ont été formulées dans le passé ; du reste, notre propos n'est pas de prouver quoi que ce soit, mais simplement de soumettre des éléments de réflexion au lecteur. Toutefois, avant d'entrer dans le vif de la question, il est indispensable que nous précisions dans quel cadre et dans quel esprit nous entendons mener notre recherche.

Dans un ouvrage bref mais fondamental pour notre sujet, précisément intitulé *L'Ésotérisme de Dante*⁷⁴, René Guénon a attiré l'attention sur l'énigme du 515 ; ce faisant, il s'est référé à une étude de Rodolfo Benini, sur laquelle nous reviendrons dans un instant, et évoqué le DVX auquel nous avons déjà fait allusion. Mais en amont de toute interprétation particulière, il nous paraît essentiel de tout d'abord souligner deux « sources » possibles de Dante explicitement mentionnées par René Guénon. La première est la tradition pythagoricienne :

73 Aroux préfère lire IVDEX, mais cela ne change pas fondamentalement le sens. Il est hors de question de passer en revue l'énorme littérature occasionnée par ces vers. Pour André Pézard, « la lecture latine DVX est un enfantillage » et « le chiffre 515 n'est qu'une allusion exemplaire et ne cache pour le poète aucun nom contemporain ou futur » (p.1357 de l'éd. 1976). « Exemplaire » de quoi, en l'occurrence, est la question à laquelle nous tenterons de répondre.

74 La première édition date de 1925. Nous citons d'après la troisième édition (Chacornac, 1949), dernière parue du vivant de l'auteur.

« Nous verrons assez, par la suite, quelle importance fondamentale a le symbolisme des nombres dans l'œuvre de Dante ; et, si ce symbolisme n'est pas uniquement pythagoricien, s'il se trouve dans d'autres doctrines pour la simple raison que la vérité est une, il n'en est pas moins permis de penser que, de Pythagore à Virgile et de Virgile à Dante, la "chaîne de la tradition" ne fut sans doute pas rompue sur la terre d'Italie. » (p.13)

L'autre source, qui avait été mise en avant par Miguel Asin Palacios quelques années auparavant dans un livre intitulé *La escatologia musulmana en la Divina Comedia*⁷⁵, est la source islamique. Dans cet ouvrage bien documenté (surtout si l'on tient compte de l'époque), Asin Palacios met en parallèle de nombreux éléments de la littérature du *mi`râj* (l'Ascension céleste du Prophète), mais aussi certains passages des *Futûhât* d'Ibn Arabî, avec le poème de Dante, et arrive à la conclusion que ce dernier a pour partie puisé son inspiration dans des œuvres d'auteurs musulmans. Le livre en question fut à la source d'une longue polémique entre érudits, pas toujours exempte de passion (et même parfois de passion « nationale ») ; il n'entre pas dans notre propos d'en relater les détails, mais deux mots à ce sujet ne seront peut-être pas inutiles. Le point faible de la démonstration d'Asin Palacios était évidemment la question de la manière dont Dante avait pu prendre connaissance des œuvres avec lesquelles on constatait par ailleurs des similitudes frappantes. Il n'est pas très vraisemblable que Dante ait connu l'arabe, surtout au point de pouvoir lire un ouvrage comme les *Futûhât* dont aucune traduction latine n'existait, à supposer qu'un manuscrit ait pu en arriver jusqu'à lui. Certains intermédiaires, tels Brunetto Latini, avaient bien été suggérés, mais les liens éventuels étaient fragiles et peu convaincants. Cette difficulté fut utilisée par de nombreux « spécialistes » de Dante pour mettre en doute le bien-fondé des rapprochements proposés par Asin Palacios. En 1949 toutefois, la publication par Muñoz Sendino en Espagne et par Cerulli en Italie

75 Madrid, 1919. Une traduction française est parue chez Archè (suivie de « Histoire et critique d'une polémique »).

du *Livre de l'Échelle de Mahomet*, d'après un manuscrit français d'Oxford et un manuscrit latin de la Bibliothèque Nationale, modifia profondément la donne⁷⁶. L'existence de ces manuscrits prouvait qu'une certaine littérature eschatologique d'origine musulmane était effectivement connue dans le monde occidental à l'époque de Dante et obligeait donc à reconsidérer la question. D'un autre côté, le *Livre de l'Échelle*, dont la source principale est le *hadith*, est en l'état davantage un témoignage de littérature quasi populaire qu'une œuvre relevant de l'ésotérisme islamique. Peut-être cela le rendait-il moins gênant pour certains; quoi qu'il en soit, devant l'évidence, une sorte de consensus s'établit pour admettre que le milieu dans lequel Dante avait évolué avait effectivement pu être imprégné d'éléments islamiques, mais que des emprunts directs à Ibn Arabî étaient probablement à exclure. Bien entendu, il s'agit là de querelles se fondant uniquement sur les textes connus : ce qui n'a pas laissé de trace écrite n'existe pas pour les érudits, et par conséquent leurs conclusions sont toujours susceptibles d'être renversées le lendemain par la découverte d'un nouveau manuscrit; mais plus fondamentalement, il est clair que les méthodes de la critique littéraire et historique, quelle que puisse être leur utilité dans leur domaine propre, ne peuvent rendre compte de la transmission de données ésotériques au sein de certaines organisations initiatiques. Voici d'ailleurs ce qu'écrivait René Guénon au sujet des recherches d'Asin Palacios :

« De telles coïncidences, jusque dans des détails extrêmement précis, ne peuvent être accidentelles, et nous avons bien des raisons d'admettre que Dante s'est effectivement inspiré, pour une part assez importante, des écrits de Mohyiddin ; mais comment les a-t-il connus ? (...) Mohyiddin fut tout autre chose que le "poète mystique" qu'imagine M. Asin Palacios ; ce qu'il convient de dire ici c'est que, dans l'ésotérisme islamique, il est appelé Esh-Sheikh el-akbar, c'est-à-dire

76 *Le Livre de l'Échelle de Mahomet*, Le Livre de Poche, collection « Lettres gothiques », 1991. Pour un résumé de la question, voir : Maxime Rodinson : « Dante et l'Islam d'après des travaux récents », *Revue de l'histoire des religions*, 1951, p. 203-236.

le plus grand des Maîtres spirituels, le Maître par excellence, que sa doctrine est d'essence purement métaphysique, et que plusieurs des principaux Ordres initiatiques de l'Islam, parmi ceux qui sont les plus élevés et les plus fermés en même temps, procèdent de lui directement. Nous avons déjà indiqué que de telles organisations furent au XIII^e siècle, c'est-à-dire à l'époque même de Mohyiddin, en relation avec les Ordres de chevalerie, et, pour nous, c'est par là que s'explique la transmission constatée ; s'il en était autrement, et si Dante avait connu Mohyiddin par des voies "profanes", pourquoi ne l'aurait-il jamais nommé, aussi bien qu'il nomme les philosophes exotériques de l'Islam, Avicenne et Averroès ? De plus, il est reconnu qu'il y eut des influences islamiques aux origines du Rosicrucianisme, et c'est à cela que font allusion les voyages supposés de Christian Rosenkreutz en Orient ; mais l'origine réelle du Rosicrucianisme, nous l'avons déjà dit, ce sont précisément les Ordres de chevalerie, et ce sont eux qui formèrent, au moyen âge, le véritable lien intellectuel entre l'Orient et l'Occident. » (p.39)

On sait par ailleurs que Dante fut membre de la *Fede Santa*, « Tiers-Ordre de filiation templière », dont il fut même sans doute l'un des dirigeants. C'est donc dans le cadre de son appartenance à une organisation initiatique que nous pourrions envisager la réception par Dante de certains éléments empruntés à l'ésotérisme islamique.

Une autre question que nous devons aborder brièvement est celle des éventuelles influences de la Kabbale. C'est une possibilité à laquelle René Guénon ne s'attarde guère :

« Il y a encore autre chose qui nous paraît difficilement soutenable : c'est l'opinion qui consiste à voir en Dante un "kabbaliste" au sens propre du mot... la Kabbale est essentiellement la tradition hébraïque, et nous n'avons

aucune preuve qu'une influence juive se soit exercée directement sur Dante. » (p.28-29)

On ne peut néanmoins l'exclure tout à fait a priori; après tout, Guénon lui-même nous rappelle que les dignitaires de la *Fede Santa* portaient le titre de *Kadosch*, qui est un mot hébreu. Certains ont d'ailleurs voulu trouver dans la Kabbale la signification du 515. La question se pose d'autant plus pour l'explication que nous en proposons ci-dessous, et qui repose sur des considérations liées à l'alphabet arabe, qu'il serait possible de les transposer au moins partiellement à l'alphabet hébreu. C'est néanmoins dans l'ésotérisme islamique que nous en avons trouvé les justifications les plus profondes et les plus convaincantes, et ce sont donc celles-ci que nous exposerons principalement dans ce qui suit, non sans revenir brièvement sur la question dans la seconde partie de cette étude.

Ces différents points étant bien précisés, nous pouvons revenir à notre sujet. L'étude de Rodolfo Benini mentionnée ci-dessus et citée dans *L'Ésotérisme de Dante* mérite que l'on s'y attarde un instant. Son objet premier est une tentative de restitution du plan primitif de *l'Enfer*. Ce faisant, Benini est amené à mettre en évidence l'importance de certains nombres symboliques chez Dante. Le rôle joué par le nombre 11 dans le symbolisme de certaines organisations initiatiques est souligné à ce propos par René Guénon. Ce dernier cite ensuite Benini :

« Dante imagina alors de régler les intervalles entre les prophéties et autres traits saillants du poème, de manière que ceux-ci se répondissent l'un à l'autre après des nombres déterminés de vers, choisis naturellement parmi les nombres symboliques. En somme, ce fut un système de consonances et de périodes rythmiques, substitué à un autre, mais bien plus compliqué et *secret* que celui-ci, comme il convient au langage de la révélation parlée par des êtres qui voient l'avenir. Et voici apparaître les fameux 515 et 666, dont la trilogie est pleine : 666 vers séparent la prophétie de Ciacco de celle de Virgile, 515

la prophétie de Farinata de celle de Ciaccio ; 666 s'interposent de nouveau entre la prophétie de Brunetto Latini et celle de Farinata, et encore 515 entre la prophétie de Nicolas III et celle de messire Brunetto. » (p.54)

Et René Guénon d'ajouter :

« Ces nombres 515 et 666, que nous voyons alterner ainsi régulièrement, s'opposent l'un à l'autre dans le symbolisme adopté par Dante : en effet, on sait que 666 est dans l'*Apocalypse* le "nombre de la bête", et qu'on s'est livré à d'innombrables calculs, souvent fantaisistes, pour trouver le nom de l'Antéchrist, dont il doit représenter la valeur numérique, "car ce nombre est un nombre d'homme" ; d'autre part, 515 est énoncé expressément, avec une signification directement contraire à celle-là, dans la prédiction de Béatrice : "Un *cinquecento diece e cinque*, messo di Dio..." » (p.54-55)

Le lecteur voudra bien nous pardonner la longueur de ces citations, mais elles ont leur importance pour la suite.

Il est à noter que nulle part, tant de la part d'Asin Palacios que de Guénon, il n'est question de chercher dans la tradition islamique l'origine du nombre 515. A notre connaissance, le seul auteur à avoir fait un tel rapprochement est Charles-André Gilis, qui à la fin de son ouvrage *Le Coran et la fonction d'Hermès*⁷⁷, après avoir évoqué le carré magique en rapport avec le Soleil, qui a pour côté 6 et contient donc les 36 premiers nombres entiers dont la somme est 666, pose la question suivante :

« Enfin, compte tenu de l'importance du nombre 666 dans la Divine Comédie de Dante, il convient de se demander si l'autre nombre ayant dans cette œuvre un

77 Éditions de l'Œuvre, 1985. Il s'agit de la traduction d'un commentaire d'Ibn Arabī sur les trente-six attestations coraniques de l'unité divine.

sens eschatologique précis, et qui est 515, n'aurait pas, lui aussi, quelque rapport avec le sujet de la présente étude ? Et si un recours aux données islamiques ne permettrait pas de jeter quelque lumière sur la signification exacte de ce terme DUX que Cheikh Abd al-Wâhid⁷⁸ a magistralement mis en correspondance avec le nombre 515, ainsi que sur la fameuse énigme du Veltro ? »

Le contexte permet de décrypter sans difficulté l'indication donnée par l'auteur. Sachant qu'Hermès est identifié en Islam avec le Prophète Idrîs (إدريس) (dont la demeure est le ciel du Soleil) et par application de la correspondance entre lettres et nombres, il vient (en prenant la valeur 300 pour le *sîn* conformément à l'*abjad* occidental) :

$$1 + 4 + 200 + 10 + 300 = 515$$

Ce que l'auteur a en vue dans sa conclusion, c'est le magistère apocalyptique de Sayyidnâ Idrîs, dont la tradition affirme qu'il s'agit de l'un des quatre « toujours vivants » et qu'il doit se manifester à nouveau avant la fin des temps. De manière plus particulière, on peut y voir aussi une allusion à une continuité de type hermétique entre l'ésotérisme islamique et l'ésotérisme chrétien. Si cette continuité ne fait aucun doute, elle ne suffit toutefois pas à apporter la certitude que Dante a voulu faire référence au nom islamique du prophète Idrîs; nous en retiendrons toutefois l'essentiel, c'est-à-dire le « recours aux données islamiques » pour éclairer la signification du 515; et nous verrons dans notre conclusion que celui-ci entretient encore avec Hermès-Idrîs des rapports autres que celui qui vient d'être mentionné.

Si l'on excepte donc ce cas unique, tous les autres rapprochements qui ont été proposés pour le nombre 515 se basent soit sur une « arithmologie » autre que celle de l'arabe, soit sur des considérations de type « pythagoricien » au sens large du

78 Nom musulman de René Guénon.

terme. Il est impossible de songer à les rappeler toutes. Laisant pour une discussion ultérieure les rapprochements qu'il serait possible de proposer avec la Kabbale, nous ferons néanmoins mention des correspondances symboliques exposées par l'artiste et écrivain portugais Lima de Freitas dans son ouvrage intitulé : *515, le lieu du miroir*⁷⁹. Il serait beaucoup trop long de faire état de tous les éléments rassemblés par l'auteur. Nombre d'entre eux gravitent autour du symbolisme du nombre 5 ; d'autres renvoient à certaines œuvres d'art qui sont longuement analysées. Tout n'est pas également convaincant dans ce livre, où des références judicieuses alternent avec d'autres qui le sont moins ; néanmoins l'auteur s'approche selon nous de la vérité lorsqu'il lie le 515 au « Mystère impérial » dans son sens le plus élevé, « qui n'est autre que le Mystère christique, puisque l'aspect de royauté se rapporte surtout à la Deuxième Venue, de la même façon que l'Empire se rapporte, en sa manifestation ultime, à la Jérusalem Céleste »⁸⁰. Plus explicitement encore, le 515 « s'identifie avec l'Ange Gabriel », voire « se confond avec le Paraclet » (p.277). Si l'idée paraît juste dans son ensemble, les justifications données du choix du nombre 515 pour l'exprimer ne nous paraissent pas devoir entraîner une adhésion sans réserve; et devant une telle somme d'indices finalement hétérogènes, le lecteur reste perplexe et finit par se demander ce qu'il doit penser des intentions exactes de Dante. Cela dit, Lima de Freitas fait selon nous preuve de justesse dans certaines de ses intuitions. Nous en retiendrons deux qui nous paraissent particulièrement importantes : d'une part que 515 est peut-être à regarder comme une juxtaposition de chiffres plutôt que comme la valeur d'un nombre ; d'autre part, qu'il s'agit d'un nombre-miroir, autrement dit ce que l'on appelle aujourd'hui un palindrome. Il en déduit des rapprochements assez curieux, par exemple avec des œuvres de Dürer où est représenté un cerf à dix cors (deux fois cinq) portant une figure du Christ entre ses bois⁸¹, l'idée étant que 515 représente l'unité entre deux chiffres 5. L'homme lui-même reproduit d'ailleurs ce schéma si on se le

79 Lima de Freitas : *515, le lieu du miroir. Art et numérologie*, Albin Michel, 1993.

80 Pierre Ponsoye : *L'Islam et le Graal*, Arche, 1986, cité p. 252.

81 Visible sur *La Vision de saint Eustache* et sur le *Retable de Paumgärtner*.

représente comme un axe vertical entouré de ses deux mains⁸². Par ailleurs, 55 est la somme des 10 premiers nombres, et représente donc une sorte de « valeur secrète » de la Tétraktys (elle-même somme des 4 premiers nombres), et 515 peut être lu comme un 55 au sein duquel figure l'unité. Nous ajouterons même encore un autre rapprochement que l'on pourrait faire dans le même ordre d'idées : dans la *Métaphysique* d'Aristote, 55 est le nombre de sphères nécessaire pour expliquer le mouvement des planètes dans un système géocentrique⁸³; et ce nombre a, très probablement pour cette raison, été utilisé symboliquement par l'alchimiste musulman Jâbir ibn Hayyân ainsi que l'a montré Paul Kraus⁸⁴. Là aussi, on pourrait donc peut-être voir dans l'unité au sein du 55, le point immobile au centre des sphères.

De tels rapprochements ne sont pas dénués d'intérêt, mais il semble difficile tout de même de croire que Dante, sur la foi de simples correspondances de ce genre, ait chargé le nombre 515 d'une telle importance symbolique et surtout eschatologique. N'oublions pas que Dante fait référence à un « *nesso di Dio* », un envoyé de Dieu, et qu'il ne s'agit donc pas uniquement de trouver un symbolisme arithmétique ou géométrique qui s'applique à ce nombre, mais également de justifier son rôle dans la prophétie de Béatrice. En ce sens, le rapprochement avec la gravure de Dürer est intéressant, mais ne nous dit pas quel est le rapport entre le Christ et le 515.

*

La solution de l'énigme est, selon nous, fort simple. Souvenons-nous que Dante écrit : « un cinq cent dix et cinq ». On y voit d'ordinaire une allusion aux lettres D, X et V

⁸² Cf. aussi le *Sefer Yetsira* : « Dix nombres primordiaux selon le nombre des dix doigts, dont cinq sont en face de cinq. Et la personne de l'Unique est juste au milieu... » (version de Saadia Gaon, 1, 2, trad. Mayer Lambert).

⁸³ L'exactitude du raisonnement d'Aristote a d'ailleurs été mise en cause, mais ce qui nous importe ici est que le nombre 55 ait bénéficié de l'autorité attachée au philosophe.

⁸⁴ Paul Kraus : « Les dignitaires de la hiérarchie religieuse selon Gâbir ibn Hayyan », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 1942, p. 83-97.

respectivement ; nous pensons plutôt qu'il y a lieu de considérer séparément les chiffres relatifs aux centaines, aux dizaines et aux unités. Rappelons qu'à l'époque où Dante rédige la *Divine Comédie*, la numération de position est connue en Italie depuis plus d'un siècle⁸⁵ ; mais en même temps celle-ci a ses détracteurs, et les deux systèmes de numération continuent à coexister. L'idée de Dante, à notre avis, a été de fabriquer un cryptogramme en combinant (de manière très élémentaire, d'ailleurs) les deux systèmes. En effet, si nous reprenons l'idée de transcrire le 515 en chiffres romains, mais que nous la combinons avec le fait de regarder ce sigle comme une juxtaposition de chiffres, nous arrivons non plus au fameux DVX, mais à :

V I V

Or, phonétiquement, le V latin correspond au *vav* hébreu et au *wâw* arabe. Il correspond aussi dans l'alphabet grec au *digamma*, lettre disparue qui se prononçait de la même façon et occupait également le sixième rang dans l'alphabet⁸⁶ ; nous aurons à revenir sur ce point ultérieurement. Par conséquent, le sigle en question correspond à peu de choses près à la lettre arabe *wâw* :

واو

On peut certes objecter que dans l'alphabet latin, le I central se prononce « I » et non « A ». Toutefois, cette difficulté n'en est pas vraiment une, et le passage de l'une à l'autre de ces lettres va presque de soi si l'on veut bien remarquer que la forme graphique du I est similaire à celle de l'*alif* ; en outre, I en tant que chiffre romain représente l'unité et peut donc désigner la première lettre de l'alphabet, c'est-à-dire soit le A dans l'alphabet latin, soit l'*alif*

85 Le *Liber Abaci* de Léonard de Pise (le fameux Fibonacci) date de 1202. Notons que ce dernier avait ramené la numération de position d'Afrique du Nord; une référence implicite à ce système pouvait aussi être pour Dante une manière de suggérer une source arabo-musulmane.

86 Notons qu'en français, la sixième lettre de l'alphabet est F, dont la forme est similaire à celle de l'ancien *digamma*; par ailleurs, le F a phonétiquement des affinités avec le V.

lui-même qui est la première lettre de l'alphabet arabe et dont la valeur est également l'unité; or l'*alif* est bien la lettre centrale du *wâw* où il se vocalise comme un A.

Au sujet du I, il importe également de rappeler que pour Dante lui-même, I est le premier nom de Dieu :

« Avant que je descende au morne enfer,
sur la terre le nom du bien suprême
dont me vient la liesse dont je m'enrobe
était "I". Par la suite on le nomma
"El" - congrument. »⁸⁷

On peut encore ajouter à cela que « Francesco da Barberino, dans son *Tractatus Amoris*, s'est fait représenter dans une attitude d'adoration devant la lettre I »⁸⁸. Les commentateurs voient généralement dans ce contexte le I comme un substitut du *iod* hébraïque⁸⁹; notons d'ailleurs que le *vav* hébreu se décompose quant à lui en *vav* + *iod* + *vav* et contient donc un *iod* en son centre. Il n'y aurait donc en théorie aucune impossibilité à soutenir que le 515 renvoie à la lettre hébraïque *vav*; néanmoins, étant donné l'ensemble des considérations symboliques qui vont suivre, et pour des raisons que nous discuterons un peu plus loin, nous pensons que c'est la lettre arabe *wâw* qui est effectivement la clé de l'énigme. Pour en revenir à la lettre I, l'essentiel est que « ce "premier nom de Dieu", qui était aussi, selon toute vraisemblance, son nom secret chez les *Fedeli d'Amore*, n'est pas autre chose, en définitive, que l'expression même de l'Unité principielle ». Dans ces conditions, voir le I comme un substitut du *alif*, qui dans

87 *Paradis*, 26, 133-136. C'est Adam qui s'exprime à la première personne.

88 René Guénon : *La Grande Triade*, ch. XXV. Même référence pour la citation suivante. Sur tout ceci, voir également les études sur le « langage secret de Dante » parues dans *Le Voile d'Isis* et rassemblées dans le volume posthume *Aperçus sur l'ésotérisme chrétien* (Éditions traditionnelles, 1980).

89 I est la neuvième lettre de l'alphabet latin, et l'on sait l'importance du nombre neuf chez Dante; notons aussi que le *iod* vaut dix (de même que le *yâ* arabe), et qu'il y a donc un décalage d'une unité lors de cette « substitution » supposée; mais le 10 restitue l'unité, et nous arrivons encore une fois à la même conclusion. Nous retrouverons cette idée du « décalage d'une unité » dans la suite.

l'ésotérisme islamique est un symbole du Principe, est pour le moins plausible, et dans ce cas une vocalisation alternative, secrète peut-être si l'on veut, en « A », ne le devient pas moins⁹⁰.

Qu'en est-il du point de vue numérique ? Le *wâw*, développé en ses lettres constitutives qui sont le *wâw* lui-même, l'*alif*, et à nouveau le *wâw*, se présente comme la juxtaposition du 6, du 1 et du 6, qui forment donc 616 et non 515. Mais là aussi, la substitution du 5 au 6 est pleine de sens, comme nous allons le voir. Commençons par quelques remarques simples : 5 et 6 sont des nombres successifs, et l'on passe donc de l'un à l'autre par un décalage d'une unité, ce qui est sans doute la méthode cryptographique la plus élémentaire qui puisse être envisagée ; les six premiers nombres déterminent cinq intervalles ; 5 est la somme de 2 (premier nombre pair) et de 3 (premier nombre impair), tandis que 6 est leur produit, c'est-à-dire que tous deux sont engendrés par le Ciel et le Terre⁹¹ ; 5 est le nombre du microcosme tandis que 6 est le nombre du macrocosme, et l'analogie de l'un et de l'autre est le fondement même de l'hermétisme. Ce qui est particulièrement significatif, toutefois, c'est qu'un rapport étroit entre le 5 et le 6 semble nous être suggéré par Dante lui-même qui cite ces deux nombres à la suite l'un de l'autre, comme s'il voulait nous donner les clefs de son cryptogramme :

« Tu crois que ta pensée se verse en moi
par l'Intellect premier, comme rayonnent
de l'un, s'il est connu, le cinq, le six.⁹² »

On notera en outre que 5 et 6 ont pour somme 11 (qui est aussi égal à 5+1+5), nombre dont nous avons déjà relevé ci-

90 La lettre *alif* peut avoir en arabe plusieurs fonctions différentes. En tant que support du *hamza*, elle est susceptible d'être vocalisée en *u*, *a* ou *i*. Dans le *wâw*, elle sert de lettre de prolongation à la vocalisation en *a* du premier *wâw*.

91 Pour cette même raison, 5 et 6 ont tous deux été appliqués à Aphrodite. Voir Armand Delatte : *Études sur la littérature pythagoricienne*, Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Champion, 1915, p. 152-157.

92 *Paradis*, 15, 55-57.

dessus l'importance symbolique et qui intervient dans la structure même de la *Divine Comédie* ; et cette indication fournie par l'auteur lui-même, ajoutée aux autres rapports qui existent entre le 5 et le 6, suffirait sans doute à rendre plausible l'hypothèse selon laquelle le V désigne le *wâw*, venant ainsi confirmer la phonétique.

Mais il y a en réalité beaucoup plus que cela. Nous avons dit que le nombre 515 était un nombre-miroir. Un tel nombre peut se lire dans les deux sens, et en particulier son commencement est identique à sa fin. Cette propriété est déjà une indication en soi, car ce n'est que dans l'éternel présent que le début et la fin coïncident. Or, dans un de ses traités, Ibn Arabî fait directement référence non pas à la notion de nombre-miroir, mais à celle de lettre-miroir, qui lui est étroitement apparentée. Ce *Livre du Mîm, du Wâw et du Nûn*⁹³ porte sur les trois lettres de l'alphabet arabe « dont le commencement est égal à la fin », ce qui en fait un symbole d'éternité.⁹⁴

Or dans ce traité Ibn Arabî fait référence à un verset coranique où les nombres 5 et 6 sont cités ensemble : « Il n'y a pas d'entretien à cinq où Lui (*Huwa*) n'est pas le sixième » (Cor. 58, 7). La raison en est la suivante : en arabe les nombres 5 et 6 se rapportent respectivement aux lettres *hâ* et *wâw*, qui ensemble forment précisément le pronom *Huwa*, Lui, qui désigne l'Ipséité principielle :

هو

93 Traduit et présenté par Charles-André Gilis, Éditions Albouraq, 2002. Les citations qui suivent se rapportent à cette édition.

94 Ce qui est en outre particulièrement remarquable, c'est que les lettres centrales de ces trois lettres sont précisément les trois lettres dites faibles *alif*, *wâw* et *yâ* :

wâw = *wâw* + *alif* + *wâw*
nûn = *nûn* + *wâw* + *nûn*
mîm = *mîm* + *yâ* + *mîm*

Il ne nous est malheureusement pas possible de développer ce point important dans le cadre de la présente étude.

Voici ce qu'enseigne Ibn Arabî à ce sujet :

« (Le *wâw*) peut se préserver lui-même, et c'est d'ailleurs pourquoi il est présent dans l'Ipséité principale. L'Ipséité préserve la non-manifestation de sorte que celle-ci n'est jamais manifestée. A ce point de vue, le *wâw* est plus puissant que l'ensemble des lettres à l'exception du *hâ*, car le *hâ* se préserve lui-même et préserve les autres, alors que le *wâw* ne préserve que lui-même exclusivement... Le *wâw* étant réalisé par le *hâ* (dans l'existence cosmique), celui-ci est existencié selon sa forme dans les divers tracés qu'il prend, qu'il soit relié ou non dans l'écriture. Si le *hâ* n'est pas relié, sa forme... est un *wâw* inversé... ou (une forme) qui équivaut à la "tête" du *wâw*. Dans tous les cas, cette forme ne s'écarte pas de celle du *wâw*. Comment pourrait-il en être autrement, *alors que le (nombre) six comprend le (nombre) cinq d'une façon naturelle*⁹⁵, à l'exclusion de tout autre nombre. Si le *hâ* est relié, il possède deux formes dans lesquelles le *wâw* est présent. »

Nous n'avons pas reproduit les différentes graphies auxquelles ce texte fait allusion; ce qui nous importe ici, c'est que le Cheikh al-Akbar expose une doctrine selon laquelle il existe un rapport intime entre la forme du *wâw* et celle du *hâ*, et donc entre la graphie de la lettre dont la valeur est 6 et celle de la lettre dont la valeur est 5. On voudra bien convenir que dans un tel contexte, il n'y a pas de difficulté à voir dans le 5 un substitut du 6, et donc dans le VIV un substitut du *wâw*.

S'il en est bien ainsi, si le 515 représente bien la sixième lettre de l'alphabet, il reste néanmoins à comprendre pourquoi Dante prête à cette lettre un rôle si important non seulement d'un point de vue symbolique, mais aussi d'un point de vue eschatologique. C'est ce que nous allons essayer de montrer maintenant, en exposant tout d'abord quelques données tirées de

95 C'est nous qui soulignons.

l'ésotérisme islamique, que nous compléterons ensuite par certaines considérations de provenance quelque peu différente.

Citons à nouveau le Cheikh al-Akbar :

« Le *wâw* est une lettre de noble origine qui comporte de multiples aspects et des applications précieuses. C'est le premier nombre parfait. En effet, le nombre de cette lettre est six, et ses divisions sont semblables à lui : il s'agit de la moitié, qui est trois; du tiers, qui est deux; et du sixième, qui est un. Or, la somme du sixième, du tiers et de la moitié est équivalente au tout. Dès lors le *wâw* confère pour les Maîtres des lettres ce que confère le nombre six pour ceux qui s'occupent de la Science des nombres, comme les Pythagoriciens et ceux qui suivent leur doctrine. »

Le *wâw* participe donc de la perfection liée au fait qu'il correspond au premier nombre parfait, qui est six⁹⁶. Mais ce qu'il importe de souligner ici, c'est le fait qu'Ibn Arabî fait explicitement référence à la tradition pythagoricienne, dont nous avons vu qu'elle est, avec la tradition islamique, une des deux sources possibles de Dante. Or précisément, ces deux sources convergent ici à propos de la lettre *wâw* ; si c'est une coïncidence, on voudra bien admettre qu'elle est pour le moins curieuse.

Considérant ensuite la forme développée de la lettre *wâw*, qui comme nous l'avons vu se décompose en *wâw*, *alif* et *wâw*, Ibn Arabî poursuit son enseignement de la sorte :

« Selon nous, cette lettre est également le symbole de la Forme actualisée en nous suivant Sa Parole : “En vérité Allâh a créé Adam selon Sa Forme”. Entre les deux, il y a le voile de l'unité, qui est l'*alif*. L'existence cosmique est selon la Forme de l'Existenciateur et, entre les deux, il y a le voile de l'inaccessibilité protectrice et de l'unité

96 Le nombre parfait suivant est 28, qui est le nombre de lettres de l'alphabet arabe.

suprême qui opère la distinction des essences... Le premier *wâw* est le *wâw* de l'Ipséité; le *hâ* est inséré en lui de la façon dont le nombre cinq est inséré dans le nombre six : celui-ci est indépendant de celui-là. L'autre *wâw* est le *wâw* de l'existence cosmique. »

Le *wâw* est donc le symbole de la Forme suprême : le premier *wâw* qui apparaît dans le nom de la lettre est celui de l'Existenciateur, le second *wâw* représente la manifestation universelle, qui est « séparée » (en mode illusoire) de son principe par le « voile de l'unité » symbolisé par l'*alif*. Le tout fait référence à l'Homme Universel dont Adam est le prototype. A cette occasion encore, le Cheikh revient sur le fait que le cinq est inséré dans le six, ce dont la signification nous apparaît plus clairement à présent : le *hâ* de la non-manifestation est « inclus » dans le *wâw* de la manifestation universelle ; le *hâ* seul n'est toutefois ni connaissable ni connu, puisqu'il n'y a aucun « autre » pour Le connaître ; ce n'est qu'en assumant l'aspect du *wâw* (la manifestation) qu'il peut Se manifester et donner naissance à l'existence cosmique ; pour ceux qui font partie de cette existence, le pronom que Le désigne est alors le *hâ* suivi du *wâw*.

À ces développements symboliques déjà fort riches, attachés au nom de la lettre *wâw*, il faut encore ajouter le fait que le *wâw* apparaît au centre de la lettre *nûn*. La lettre *nûn*, qui se présente en arabe, lorsqu'elle est isolée, comme une demi-circonférence surmontée d'un point, est également dans le *taçawwuf* un symbole très important⁹⁷. Son nom se développe en *nûn*, *wâw* et *nûn*. Voici ce qu'écrit Ibn Arabî au sujet du *wâw* qui apparaît au centre du *nûn* :

« Quant au *nûn* : le *wâw* qui lui appartient est un voile entre les deux *nûn* ; je veux dire : seule apparaît dans

97 Voir René Guénon : « Les mystères de la lettre *nûn* », *Symboles [fondamentaux] de la science sacrée*, ch. XXIII.

l'écriture une demi-circonférence⁹⁸, pareille à ce qui apparaît de la sphère céleste, pareille à ce qui apparaît de la constitution primordiale. En effet, la constitution primordiale du monde est sphérique : la moitié de cette sphère est (le monde) sensible et l'autre moitié (le monde) caché; de même la sphère céleste : une moitié est toujours apparente tandis que l'autre est toujours cachée et ne peut être saisie par les sens... »

Le premier *nûn* est d'ordre spirituel et correspond à l'aspect principal de la Parole divine, le second « procède de la Parole divine entendue dans le monde des similitudes ». « Le *wâw* (intermédiaire) est l'Essence au degré de la manifestation informelle : il puise les Dons divins à la moitié supérieure et les projette dans la seconde moitié qui est d'ordre formel. »

Une note du traducteur achève de préciser le symbolisme en cause :

« Le “cœur” du terme *nûn* apparaît ainsi comme le support d'une Théophanie essentielle : c'est le Verbe universel résidant au centre de l'état humain. La fonction “intermédiaire” du *wâw* revêt par là un autre sens : le *wâw* est le secret transcendant du monde humain et l'*alif* le secret suprême du *wâw*. »

Outre les aspects que nous venons d'évoquer dans le cadre du *Livre du mîm, du wâw et du nûn*, il y a encore un autre élément du symbolisme du *wâw* que nous devons mentionner dans le présent contexte. Il s'agit d'une indication donnée par le Cheikh al-Akbar dans un autre de ses écrits, le *Livre du Nom de Majesté Allâh*. Une étude de ce traité nous ferait sortir de notre sujet, mais il y a un point qu'il est nécessaire de mentionner : conformément à des considérations trop complexes pour être exposées ici, le *wâw*

98 Le *nûn* isolé a la forme d'une demi-circonférence surmontée d'un point (ن) ; dans le nom de la lettre (نون), toutefois, le premier *nûn* est lié au *wâw* et n'apparaît donc pas sous cette forme.

fait partie des lettres constitutives du Nom Allâh. Ce *wâw* correspond au monde visible ou manifesté, par opposition au Non-manifesté absolu du Nom :

« Or du fait qu'Allâh (le Nom aussi bien que le Nommé) est le Non-manifesté Absolu et qu'il comporte la *wâw* du Monde manifesté..., ce *wâw* ne paraît ni dans l'écriture ni dans la prononciation du Nom et reste ainsi comme un non-manifesté dans le Non-manifesté. »

Il importe à présent de citer une note de Michel Vâlsan à ce passage :

« Nous remarquerons que le *wâw* étant une des lettres du Nom entier, la manifestation universelle symbolisée par cette lettre apparaît comme étant de nature divine. – La valeur numérale “six” de cette lettre est un symbole du macrocosme qui est identique à l'Homme Universel sous le rapport de sa manifestation. Dans les Futûhât, II, 198, Muhy-ed-Din Ibn Arabî assimile le *wâw* “la plus parfaite des lettres” à l'Homme “la plus parfaite des choses existenciées”. De même que l'Homme qui est la dernière production de l'œuvre créatrice divine et renferme en lui toutes les possibilités de l'existence universelle, apparaît de ce fait comme le but réel de toute la création, de même le *wâw* qui est la dernière lettre dans l'ordre du souffle verbal et inclut en lui les vertus de toutes les lettres, est le but même de la manifestation des lettres. – D'autre part le symbolisme du *wâw* en tant que lettre conjonctive est celui de l'Homme divin dans sa fonction d'Intermédiaire universel. »⁹⁹

Toutes ces indications sont comme on le voit concordantes. La conclusion principale qui est à retenir des considérations précédentes est que le *wâw*, « la plus parfaite des lettres », apparaît dans l'ésotérisme islamique comme un symbole du

99 *Études traditionnelles*, 1948, p.147.

Verbe. Sous un point de vue légèrement différent et complémentaire, c'est l'Esprit Universel. D'ailleurs le mot arabe pour « esprit », *rûh*, contient encore un *wâw* en son centre. D'une certaine manière, il correspond à Jibrîl (Gabriel), qui est bien celui qui fait descendre la Parole divine du monde spirituel vers le monde sensible, puisqu'il dicte le Coran au Prophète. D'une manière un peu différente, ce peut être aussi Jésus, qui est *rûh min Allâh*, Esprit venant de Dieu, Verbe par excellence sous une forme humaine, également annoncé par Gabriel. Le *wâw* a toujours une valeur « médiatrice », conforme d'ailleurs à sa signification en arabe de conjonction « et » : c'est lui qui permet à la manifestation de « sortir » de l'Ipséité divine; c'est lui qui sert d'intermédiaire entre le monde purement spirituel et le monde sensible; c'est lui encore qui sert de médiateur entre les hommes et Dieu.

Si l'on admet que Dante a pu avoir connaissance de certaines données en provenance de l'ésotérisme islamique, il n'y aurait rien d'impossible, par conséquent, à ce qu'une telle « doctrine de la lettre *wâw* » soit parvenue jusqu'à lui. Notons bien que nous ne supposons nullement que Dante ait lu et étudié le traité d'Ibn Arabî dont nous avons donné ci-dessus de larges citations. Cela ne serait guère vraisemblable. Ce qui l'est en revanche, c'est de supposer que des éléments de la « Science des Lettres », d'origine islamique, aient connu une diffusion dans des milieux occidentaux à une époque précédant immédiatement celle de la rédaction de la *Divine Comédie*. Après tout, il n'est pas nécessaire pour cela de supposer que Dante ou d'autres initiés tels ceux de la *Fede Santa* aient connu l'arabe ou aient eu en leur possession des manuscrits d'Ibn Arabî; il suffit d'admettre qu'un certain symbolisme basé sur les lettres arabes ait pu faire l'objet d'un enseignement dans de tels milieux. Cela n'aurait rien d'étonnant en soi, et pourrait expliquer, par exemple, la vénération pour la lettre I, non parce qu'il s'agirait d'un substitut du *iod*, mais parce qu'il s'agirait d'un substitut de l'*alif*. Et cela pourrait expliquer également que Dante ait voilé un enseignement lié à la lettre *wâw* sous le chiffre du 515.

Il reste un dernier aspect que nous n'avons pas encore évoqué, c'est l'aspect eschatologique impliqué par le contexte où ce nombre apparaît dans le poème. Comme l'avait relevé René Guénon, le 515 s'oppose au 666 comme le Christ à l'Antéchrist. Mais si l'on accepte l'idée selon laquelle le 515 désigne le *wâw*, tout s'éclaire : le *wâw* est en effet un symbole du Verbe, et peut donc s'appliquer au Christ. Et, étant donné le contexte, le Christ dont il s'agit ici est évidemment le Christ de la seconde venue, celui qui est également attendu par les musulmans. C'est ce 515, ce *messo di Dio*, c'est-à-dire exactement cet « Envoyé de Dieu », en islam *rasûl*, terme qui s'applique parfaitement à `Isâ (Jésus), qui vaincra le 666. C'est nous semble-t-il à cette victoire du Christ de la seconde venue, Sceau de la Sainteté universelle, établissant sur Terre le règne de l'Esprit, qui est la véritable signification de l'Empire tel que l'entendait Dante, qu'il est fait allusion dans ce dernier chant du *Purgatoire*.

*

Nous n'en avons cependant pas encore tout à fait terminé. En effet, si l'interprétation du 515 comme cryptogramme de la lettre *wâw* nous paraît être la plus simple et la plus juste, et s'expliquer au mieux par l'intermédiaire d'enseignements tirés du *taçawwuf*, dans lesquels elle trouve la plénitude de sa cohérence symbolique, nous sommes bien conscient qu'il existe d'autres possibilités que nous ne voulons pas feindre d'ignorer et que par conséquent nous allons discuter brièvement.

Dans le cadre de la Kabbale, deux hypothèses sont à prendre en considération : le 515 fait référence à la lettre hébraïque *vav* et non au *wâw* arabe, ou encore le 515 s'explique par la Kabbale mais pour une autre raison.

Commençons par cette deuxième hypothèse. Nous faisons ici référence à des études sur l'ésotérisme chrétien et ses rapports avec la Kabbale parues dans les *Études traditionnelles* sous la plume de Jean Reyor. Selon ce dernier, 515 est l'un des nombres correspondant au nom divin *Schaddai* :

« Ce nom, qu'on traduit habituellement par Tout-Puissant mais dont le sens est extrêmement complexe, a pour valeur numérique de ses éléments constitutifs 314 qui, ainsi que René Guénon l'a signalé dans son *Roi du Monde*, est également le nombre de Metatron. Toutefois, il est d'usage courant, dans la tradition hébraïque, de considérer le *schin* comme une abréviation de *ascher* et de décomposer le nom de *Schaddai*, ainsi que le fait le *Zohar* (111, 119 et 231), de la manière suivante : *schin*, abrégé de *ascher*, “celui qui” égale 501 et *daï* qui signifie “assez”, égale 14, soit au total 515. Ainsi interprété, *Schaddai* est donc : “Celui qui (dit au monde): Assez !”. On voit immédiatement le rapport entre l'aspect divin exprimé par le nom *Schaddai* et le rôle attribué par Dante à son Cinq cent dix et cinq. »¹⁰⁰

Soit ; et nous n'ignorons pas la confirmation que cet auteur pense en trouver dans le symbolisme d'un haut grade maçonnique. Mais l'hypothèse, sans être invraisemblable, nous paraît un peu forcée, car le « calcul » est ici loin d'être direct et suppose une familiarité avec la tradition juive assez improbable chez Dante, comme nous l'avons déjà mentionné. Ce n'est pas l'avis de Jean Reyor, qui se démarque sur ce point de René Guénon. Revenant d'ailleurs sur cette question dans un article ultérieur¹⁰¹, Reyor pense pouvoir établir que *Schaddai* est également une désignation du Messie attendu par les juifs et que Dante aurait donc pu identifier ce nom avec le Christ de la seconde venue. S'il en est ainsi, on conviendra que sur le sens profond il y a convergence avec notre explication. A notre avis néanmoins, ces rapprochements entre le nom divin *Schaddai* et le 515, à l'instar de ceux qui existent entre ce nombre et certaines œuvres d'art, se sont plutôt opérés après coup, le 515 ayant pu devenir une sorte de signe de reconnaissance dans certaines organisations

100 « Quelques considérations sur l'ésotérisme chrétien », *Études traditionnelles*, 1954, p.36-37.

101 « Sur deux “noms” du Messie », *Études traditionnelles*, 1956, p.145 et suiv.

initiatives *parce qu'il se trouvait chez Dante, ou parce que les uns et les autres se réfèrent à une source commune et plus ancienne. Dans ce cas, cela laisse donc entière la question de savoir pourquoi Dante a choisi ce nombre pour désigner la victoire sur les forces du mal.*

Revenons à la première hypothèse. Dante aurait-il voulu faire référence à la lettre *vav* ? Cette hypothèse, qui à notre connaissance n'a d'ailleurs jamais été proposée non plus, ne se heurte à aucune impossibilité. D'une certaine manière, les arguments que nous avons donnés ci-dessus en faveur du *wâw* arabe à partir de VIV s'appliquent aussi au *vav*, le lien entre le I et le *iod* central s'intégrant dans ce cas directement à la manière de voir généralement reçue. La difficulté, ici, serait toutefois de savoir s'il faut se référer à la Kabbale en tant qu'ésotérisme de la tradition judaïque, ou à ce qu'il est convenu de désigner sous l'appellation de Kabbale chrétienne. Le premier cas, nous l'avons déjà dit, semble peu probable. Dans le second cas, on pourrait trouver sans difficulté des rapprochements entre le *vav* et le Verbe¹⁰²; le problème est qu'à l'époque de Dante, cette Kabbale ne s'est pas encore constituée comme doctrine autonome. Nous devons néanmoins reconnaître que les débuts de la Kabbale chrétienne sont entourés d'une certaine obscurité, et que plusieurs indices laissent à penser que des spéculations de ce type ont pu se faire jour dès le treizième siècle¹⁰³; et nous devons admettre également que l'argument invoqué plus haut en faveur d'une transmission à l'intérieur de certaines organisations initiatiques pourrait tout aussi bien être invoqué dans ce cas-ci. C'est donc une

102 Cf. par exemple Pic de la Mirandole, conclusion quatorzième des 72 « conclusions cabalistiques » (*900 conclusions philosophiques, cabalistiques et théologiques*, Allia, 1999, p. 211).

103 Dans le traité d'Arnaud de Villeneuve intitulé *Allocutio super Tetragrammaton*, il est dit que le *iod* désigne le Père et le *vav* le Fils (ce à quoi fait écho la « conclusion » de Pic citée à la note précédente). Néanmoins, Scholem fait remarquer que l'*Allocutio* « présente effectivement une curieuse affinité de pensée avec les spéculations ultérieures des kabbalistes chrétiens, mais qu'elle ne s'insère pas dans la filiation historique de la Kabbale ». Voir G. Scholem : « Considérations sur l'histoire des débuts de la Kabbale chrétienne », *Cahiers de l'Hermétisme « Kabbalistes chrétiens »*, Albin Michel, 1979.

hypothèse que l'on ne peut exclure. Malgré tout, notre conviction profonde reste que le 515 est un « chiffre » de la lettre arabe *wâw*, d'une part parce que les enseignements du Cheikh al-Akbar nous semblent les plus propres à éclairer la question, et d'autre part pour une raison plus générale mais néanmoins étroitement liée à la précédente, à savoir qu'il nous semble logique de penser que Dante – et d'une manière générale l'hermétisme chrétien du Moyen Âge – a pu bénéficier d'influences spirituelles en provenance de l'Islam, fussent-elles indirectes, car ce dernier, en tant que « Sceau de la Prophétie », possède de manière « naturelle » la capacité d'intégrer certains éléments symboliques provenant d'autres traditions (juive, chrétienne, mais aussi pythagoricienne et hermétique), et à cet égard le cas du *wâw* nous paraît tout à fait exemplaire. C'est là aussi, croyons-nous, le sens profond des remarques formulées par René Guénon dans son ouvrage sur Dante et rappelées ci-dessus.

Peut-être au demeurant l'un des secrets du *wâw* est-il justement de représenter un mystère de réconciliation entre les traditions issues d'Abraham. En effet, cette lettre n'occupe pas seulement une place importante dans le symbolisme du *taçawwuf* ou de la Kabbale; chose moins connue, la lettre *vav* (ou *wâw*) jouait déjà un rôle éminent dans la gnose chrétienne. Aussi surprenant que cela puisse peut-être paraître, il existait une « doctrine gnostique de la lettre *wâw* » avant même l'avènement de l'Islam, et cette lettre était déjà dans ce contexte un hiéroglyphe du Christ. C'est ce que nous allons à présent examiner dans ce qui suit.

*

Lorsque nous avons cité ci-dessus la note que Michel Vâlsan avait apportée à sa traduction du *Livre du Nom de Majesté Allâh* et qui concernait la lettre *wâw*, nous n'en avons recopié que la première partie. Voici le passage qui suit et qui nous paraît tout à fait significatif :

« Il est curieux de constater que la situation du *wâw* dans le Nom *Allâh* rappelle un peu celle de l'*épisémon* dans le symbolisme de l'alphabet grec. Ce terme qui est un surnom (il signifie “auguste”) probablement d'origine ésotérique, du *digamma*, cette lettre “disparue” de l'alphabet aussi bien que de la prononciation et qui devait avoir sa place au sixième rang des lettres, tout comme la *wâw* dans l'*abjad*. De cette lettre ne subsiste que le *stigma*, signe numéral ayant valeur “six”. Or l'*épisémon* est d'après l'enseignement gnostique un symbole de Jésus. Le fait que le nom de Jésus en grec est composé de six lettres ajoutait encore une concordance symbolique. »

Ces indications se réfèrent à l'ouvrage d'André Dupont-Sommer *La Doctrine gnostique de la lettre wâw*¹⁰⁴, dans lequel l'auteur étudie une lamelle araméenne commençant par une invocation à « *Wâw*, Fils de Théos ». Tâchons donc de remonter la piste si pertinemment indiquée par Michel Vâlsan. Dans son étude, Dupont-Sommer est amené à s'intéresser à « une Gnose chrétienne où la mystique des lettres est au tout premier plan : c'est celle d'un nommé Marc ... (chez lequel) se trouve notamment affirmé, et très largement commenté, un symbolisme remarquable, étroitement parallèle, pour ne pas dire identique, à celui du *Wâw* ». Les doctrines de Marc le Gnostique sont connues par les écrits de saint Irénée et de Clément d'Alexandrie principalement. Elles sont fort touffues et complexes, et il n'entre pas dans notre propos de les exposer en détail¹⁰⁵. Retenons-en uniquement ce qui se rattache directement à notre sujet :

« Selon Marc, les lettres de l'alphabet ont une origine divine : elles furent produites, à l'origine, par le Père inengendré; quand celui-ci “voulut que ce qu'il y avait en lui d'inexprimable devînt exprimé et que ce qu'il y avait d'invisible reçût une forme” (...) Ce sont les vingt-quatre

104 Librairie orientaliste Geuthner, 1946.

105 On pourra se reporter également à « Un fragment d'arithmologie dans Clément d'Alexandrie », in Delatte, *op.cit.*, ch. VII.

lettres de l'alphabet grec qui composent le corps même de la Vérité. » (p.40)

Une vision permet à Marc de découvrir les mystérieuses correspondances entre ces lettres et les différentes parties du corps.

« “La Vérité, ayant regardé Marc et ayant ouvert la bouche, prononça une parole, et cette parole devint un nom, et ce nom est celui que nous connaissons et disons : Christ Jésus (...) *Ce nom n'est pas ce que tu sais et t'imagines posséder depuis longtemps; tu n'en connais que le son, mais tu en ignores la vertu. Jésus, en effet, est un nom insigne, formé de six lettres, et invoqué par tous les appelés.*” (...)

Jésus est un nom insigne, est-il dit : mais le mot *ἐπίσημον* est ici équivoque, volontairement équivoque. Il ne veut pas dire simplement que c'est un nom “auguste”, selon le sens courant de cet adjectif : il indique, de façon voilée, mais suffisamment transparente, son rapport essentiel avec une lettre mystérieuse qu'on appelait précisément *το ἐπίσημον*. Cette lettre, c'est l'antique *digamma*...

Ainsi, entre Jésus et l'*épisémon*, il existe une concordance mystérieuse dont la connaissance est d'une importance suprême. Or, il convient dès maintenant de bien remarquer que l'*épisémon*, ou le *digamma*, des Grecs correspond très exactement au *wâw* des Sémites : il avait à l'origine la même valeur phonétique – celle du *w* anglais –, la même place dans l'alphabet – la sixième ; en fait, on lui donnait parfois le nom de lettre sémitique. Il est donc déjà pour le moins hautement probable, pour ne pas dire tout à fait certain, que le *Jésus-épisémon* de Marc est identique au *Jésus-wâw* de notre amulette; il y a

simplement passage d'un alphabet à un autre. » (p.41-42).¹⁰⁶

André Dupont-Sommer fait ensuite référence à un autre texte figurant dans un manuscrit copte de la *Bodleian Library* d'Oxford et intitulé *Les Mystères des lettres grecques*. Ce traité, qui date très vraisemblablement du sixième siècle, a été intégralement édité, traduit et annoté par Mgr Hebbelynck dans la revue *Le Muséon*; nous nous reporterons donc directement à cette traduction¹⁰⁷. Voici comment s'exprime l'auteur de ce traité, qu'Amélineau identifie avec saint Sabas :

« Ceci m'arriva, dit-il, au temps où je m'appliquais avec persistance à prier Dieu, dans le désert. Un jour je pris en mains le livre de la Révélation que reçut, dans Patmos, le bienheureux Jean, le théologien ; et j'y lisais jusqu'à ce que je fusse arrivé à l'endroit où le Christ dit à Jean : “Je suis l'alpha et l'oméga”, puis répète jusqu'à une seconde et une troisième fois : “Je suis l'alpha et l'oméga”. En entendant donc ces paroles, je pensai incontinent à cette autre parole de l'Évangile du Seigneur, disant : “Pas un seul iota ni un seul point ne passeront jusqu'à ce que tout cela arrive.” Je jugeai de suite qu'un mystère divin se trouvait dans les lettres de l'alphabet, un mystère qui ne nous était pas dévoilé. »

106 Un autre rapprochement intéressant, rapporté par Clément d'Alexandrie, est celui qui est fait avec la Transfiguration: Jésus gravit le mont Thabor avec Pierre, Jacques et Jean; il est donc tout d'abord le quatrième de trois ; mais ensuite apparaissent Élie et Moïse, et Jésus devient donc *le sixième de cinq*.

107 A. Hebbelynck : « Les mystères des lettres grecques d'après un manuscrit copto-arabe de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford », *Le Muséon*, vol.19 (1900), p. 5-36, 105-136, 269-300; vol 20 (1901), p. 5-33, 369-414. Ce traité avait tout d'abord été étudié par E. Amélineau dans le second de ses articles consacrés aux « Traités gnostiques d'Oxford » (*Revue de l'Histoire des Religions*, 1890, p.261 et suiv.); il ressort toutefois clairement de la lecture du texte que celui-ci relève certes d'une gnose chrétienne, mais non de ce qu'il est convenu d'appeler le « gnosticisme » ; contrairement aux doctrines de Marc, il s'agit ici d'un ésotérisme pleinement chrétien. Voir aussi à ce sujet E. Galtier: « Sur les mystères des lettres grecques », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 1902, p. 139-162.

Après avoir prié Dieu de lui révéler ce mystère, l'auteur a une vision :

« Je me vis, une nuit, comme me trouvant debout sur le mont Sina, l'endroit de la promulgation de la loi divine et de la révélation de l'origine du monde, faite par Dieu au grand Moïse. Sur l'heure, je vis une Puissance souveraine que célébraient des peuples nombreux ; c'est d'Elle que vient la lumière de la sagesse, car Elle seule a la science. J'entendis l'explication des lettres et de leur existence et je fus instruit par Elle, et j'écrivis aussi ces choses... Dans cet alphabet... se trouvait le mystère caché depuis le commencement du monde ; le nombre dont il renferme la figure¹⁰⁸, nous enseigne la descente de Dieu le Verbe, du ciel sur la terre, ainsi que le temps où il viendrait jusqu'à nous et la fondation de son Église... Et [nous avons appris] que, depuis les jours d'Adam et d'Énoch, Dieu commença aussitôt à nous signifier le mystère du Christ et de l'Église sainte, par ces lettres grecques ; il nous les a proposées pour notre salut, à nous les nations croyant au Christ qui a dit : Je suis l'alpha et l'oméga¹⁰⁹. »

La raison pour laquelle l'*épisémon* enseigne le temps de la venue du Verbe est donnée dans la dernière partie du traité :

« Vient ensuite cette lettre qui est la sixième et qu'on appelle signe. C'est, en effet, dans le sixième millier d'années de cet âge que le Christ s'est fait homme...

108 Litt. « le nombre de la figure qui est en lui » allusion à l'épisimon (digamma) qui ne figure plus dans l'alphabet classique à titre de signe phonétique, mais qui a conservé sa valeur numérique, pour désigner le nombre six. L'auteur s'attache à démontrer dans la suite du Traité, spécialement dans la dernière partie, que ce signe par excellence, correspondant au ׁ hébreu, annonce la venue du Christ et le commencement des temps nouveaux. — Cf. Clem. Alex. Strom. L. VI, c. XVI (note de Mgr Hebbelynck).

109 Cette parole même du Christ a donné lieu au rapprochement suivant : dans l'alphabet grec, l'alpha vaut 1 et l'oméga 800; leur total est donc 801, qui est le même que celui des lettres du mot *περιστερά*, colombe. La colombe apparaît lors du baptême du Christ, et est également un symbole bien connu de l'Esprit Saint.

Au sixième jour de cet âge, le sixième millier d'années, le Christ notre Dieu, la grande voix et la Parole de Dieu le père devint semblable à nous. (p.170) ¹¹⁰

Et celui qui fut, est le signe, répondant au caractère de cette lettre, qui marque la génération, avant les temps, de la lumière véritable, celle qui illumine tout homme venant en ce monde... »

Ces textes sont le témoignage indéniable qu'il existait dès les premiers siècles un ésotérisme chrétien fondé sur le symbolisme des lettres. Un point important par ailleurs est que l'auteur, loin d'ignorer l'origine sémitique de l'alphabet grec, y trouve au contraire la signification véritable des lettres (démarche logique puisque le grec n'est pas une langue de révélation) ; il reproche d'ailleurs vivement aux Grecs d'en avoir perdu le sens, et surtout d'avoir occulté le *wâw* (ou digamma), ce qui selon lui démontre leur impiété. Il traite longuement de la lettre *wâw* et de l'*épisémon* dans la dernière partie de son traité, où cette lettre est présentée comme constituant en quelque sorte le centre de l'alphabet et donnant leur véritable signification à toutes les autres lettres. Ce traité mériterait assurément d'être étudié pour lui-même¹¹¹, mais nous devons nous limiter à ce qui se rapporte à notre sujet; citons tout de même encore ce passage auquel semble faire écho l'invocation de Dante à la « Vierge mère, fille de ton fils »¹¹² :

« Voilà pourquoi le Christ est un signe par excellence ; étant le feu divin, il laisse intacte sa mère selon la matière ; descendant du ciel, il ne quitte pas les cieux ;

110 Commentant ce passage, Galtier ajoute : « La date habituelle est 5500 ans; c'est celle que donnent l'Évangile de Nicodème, Josèphe dans l'*Hypomnesticon*, et les chroniqueurs byzantins... Cette opinion, que le Messie doit naître 5500 ans après la création, a passé chez les Musulmans, sans doute par l'intermédiaire d'écrits apocryphes, et a été appliquée à Mahomet. » Nous relevons cette remarque, parce qu'elle illustre curieusement, elle aussi, le passage de deux chiffres six à deux chiffres cinq.

111 Signalons incidemment que l'on trouve également dans ce traité des considérations sur la langue « syriaque » primordiale remontant à Énoch et sur l'origine de l'alphabet transmis aux Grecs par Cadmus.

112 *Paradis*, 33, 1.

sans le concours de l'homme, il prend la chair dans sa mère qui est la fille des hommes ou plutôt la mère de tous les vivants ; enfanté par sa mère, il lui conserve sa virginité. Voilà pourquoi le saint vieillard Siméon, lui aussi, l'appela un signe de contradiction.

Voilà autant de preuves étonnantes qui mettent en évidence celle d'entre les lettres qu'on appelle le signe, le symbole manifeste du Christ, nié par les impies que nous combattons. »

Comme le prouvent abondamment les extraits cités ci-dessus, une doctrine du Christ-*épisémon-wâw* s'est maintenue pendant plusieurs siècles au moins dans des milieux où s'entrecroisaient christianisme, apocalypses juives et spéculations arithmologiques de type pythagoricien ; il n'est donc pas impossible qu'une telle tradition se soit perpétuée au sein de certaines organisations initiatiques¹¹³, voire ait été revivifiée lors du contact entre ces mêmes organisations et leurs homologues

113 Certaines données relatives à l'*épisémon* se sont maintenues jusqu'à nos jours dans des groupements se réclamant de l'hermétisme, comme en témoigne ce passage d'un ouvrage alchimique paru au début du XX^e siècle que nous citons ici sous bénéfice d'inventaire : « Vous ne devez pas ignorer que, dans la langue primitive, les cabalistes grecs avaient coutume de substituer des chiffres à certaines consonnes pour les mots dont ils désiraient voiler le sens ordinaire sous un sens hermétique. Ils se servaient ainsi de l'*épisémon* (στραγιον), du Koppa, du sampi, du digamma, auxquels ils adaptaient une valeur conventionnelle. Les noms, modifiés par ce procédé, constituaient de véritables cryptogrammes, bien que leur forme et leur prononciation ne parussent point avoir subi d'altération. Or, le vocable antimoine, σπιμι, était toujours écrit avec l'*épisémon* (ς), équivalent aux deux consonnes assemblées sigma et tau (στ), lorsqu'on l'employait pour caractériser le sujet hermétique. Écrit de la sorte, ζπιμι n'est plus la stibine des minéralogistes, mais bien une matière signée par la nature, ou mieux un mouvement, dynamisme ou vibration, vie scellée (ζπιμεναι), afin d'en permettre à l'homme l'identification, signature toute particulière et soumise aux règles du nombre six. Έπισεμον, mot formé de Έπι, sur et σημα, signe, signifie en effet marqué d'un signe distinctif, et ce signe doit correspondre au nombre six. De plus, un terme voisin, fréquemment employé pour l'assonance en cabale phonétique, le mot Έπιστημον, indique celui qui sait, qui est instruit de, habile à. L'un des personnages importants de Pantagruel, l'homme de science, se nomme Epistémon. Et c'est l'artisan secret, l'esprit enclos dans la substance brute, que traduit l'épistémon grec, parce que cet esprit est capable, à lui seul, de parfaire l'ouvrage entier, sans autre secours que celui du feu élémentaire. » (Fulcanelli, *Les Demeures philosophales*, Pauvert, 1965, p. 286-287). Par ailleurs, le *digamma* apparaît dans l'une des gravures (XXVI) des *Pronostications* de Paracelse, où il surmonte une rose posée sur une couronne.

islamiques. En particulier, il n'y aurait rien d'invraisemblable à ce que des ordres de chevalerie aient été en contact au Proche-Orient avec des réminiscences de cette doctrine, ni par conséquent à ce que celle-ci soit parvenue à la connaissance de Dante.

Les rapports entre le nombre six et le Christ semblent du reste n'avoir jamais été oubliés et se trouvent d'ailleurs confirmés par d'autres rapprochements symboliques, tels ceux mentionnés par René Guénon dans son étude sur « Les symboles de l'analogie » :

« L'hermétisme chrétien du moyen âge voyait entre autres choses, dans les deux triangles de l'hexagramme, une représentation de l'union des deux natures divine et humaine dans la personne du Christ; et le nombre six, auquel ce symbole se rapporte naturellement, a parmi ses significations celles d'union et de médiation, qui conviennent parfaitement ici. Ce même nombre est aussi suivant la Kabbale hébraïque, le nombre de la création (l'“œuvre des six jours” de la *Genèse*, en relation avec les six directions de l'espace), et, sous ce rapport encore, l'attribution de son symbole au Verbe ne se justifie pas moins bien. »¹¹⁴

ce qui fait écho à un passage des *Mystères des lettres grecques* :

« Et de même que la création entière fut terminée en six jours, ainsi le Christ, dans la création nouvelle, est venu, selon une unité ineffable, en six parties non séparées à savoir, Dieu le Verbe, l'âme raisonnable et pensante, et le corps qu'il a assumé, composé de quatre éléments ; en effet, quatre et deux font six¹¹⁵. Voilà pourquoi on le désigne par la sixième lettre ; voilà pourquoi c'est au sixième millier d'années de cet âge, qu'il a pris la chair ;

114 *Études traditionnelles*, 1939, repris dans *Symboles [fondamentaux] de la Science sacrée*, Gallimard, ch. L.

115 Les quatre éléments peuvent être mis en relation avec les quatre directions du plan horizontal.

voilà pourquoi, également, dans le nombre six mille il y a deux voyelles seulement, *aleph* et *épisimon*, celles qui sont figuratives du Christ. *Alpha* est la première par rapport à toutes les lettres, la figure de Dieu le Verbe, le commencement existant avant tous les éléments.

Celui-là aussi (*l'épisimon*) vient après ces quatre éléments, en figure de notre âme. En effet, c'est après les quatre éléments de notre corps, que l'âme lui est arrivée par l'intervention de Dieu. Enfin, toutes ces choses, Dieu le Verbe les a assumées dans une unité ineffable. »

Nous voici presque arrivés au terme de cette étude, et certains penseront sans doute, non sans quelque apparence de raison, que si l'on accepte l'équation $515 = wâw$, il restera probablement à tout jamais impossible de savoir dans quelle mesure Dante s'est inspiré de l'ésotérisme de chacune des trois « religions du Livre ». À moins justement qu'il n'ait voulu faire allusion à leur unité cachée : le *wâw*, sous ses différents aspects, ne fait-il pas songer aux fameux anneaux du conte de Boccace, autre initié qui fut un « Fidèle d'Amour » ?

*

Une dernière indication donnée par André Dupont-Sommer mérite d'être mentionnée pour terminer, car elle va nous conduire à un aspect du symbolisme du *wâw* que nous n'avons pas encore envisagé :

« D'où venait à ce *wâw* son caractère sacré ? Peut-être d'un passé très ancien, remontant même jusqu'au début de l'alphabet sémitique : il se pourrait que cette lettre phénicienne eût possédé de très longue date une signification mystique, de même que certains hiéroglyphes chez les Égyptiens. Mais en ce qui concerne le *wâw*, le fait que son caractère sacré s'affirme pour la première fois dans le milieu de la Gnose ophitique autorise, semble-t-il, une autre hypothèse. La forme du *wâw*, telle qu'elle apparaît vers le début de l'ère

chrétienne dans les écritures syriennes, ne rappelle-t-elle pas, de façon évidemment schématique, la figure même du serpent ? (...) Or, la forme d'une lettre, dans l'opinion de plus d'un gnostique, contient la figure même, le dessin de l'être que la lettre symbolise. C'est dans cet esprit que le *wâw* aurait été choisi et distingué comme la lettre, comme le symbole même du Serpent. Les Pérates, dit Hyppolite, aimaient à contempler, parmi les constellations, “la belle image du Serpent enroulé au grand commencement du ciel”. » (p.73)

Le serpent dont il s'agit ici est un symbole primordial de la manifestation cosmique, et ne doit donc pas être compris dans un sens nécessairement « maléfique ». D'ailleurs, René Guénon rappelle que « dans l'iconographie chrétienne, le serpent est parfois un symbole du Christ; et le Sheth biblique... est souvent regardé comme une “préfiguration” du Christ », et ajoute en note : « Il est vraisemblable que les gnostiques dits “Séthiens” ne différaient pas en réalité des “Ophites” pour qui le serpent (*ophis*) était le symbole du Verbe et de la Sagesse (*Sophia*) »¹¹⁶, ce qui achève de confirmer la cohérence du symbolisme envisagé. Rappelons également le fameux serpent *Ouroboros* de la tradition alchimique grecque, qui porte l'inscription *en to pân*, ce qui signifie bien autre chose que « l'unité de la matière » telle que l'entendent les modernes. L'iconographie chrétienne fournit d'ailleurs de bien intéressantes représentations de l'ouroboros, par exemple entourant le chrisme ou l'image d'un pélican sur le tronc de l'Arbre de Vie¹¹⁷. Mais on sait aussi que le serpent se dédouble en *Agathodaimôn* et *Kakodaimôn*, ce qui se retrouve notamment dans le symbole bien connu du caducée. Celui-ci est l'attribut de Mercure-Hermès, qui sépare les deux serpents au moyen de la houlette d'or reçue d'Apollon ; il apparaît également dans

116 René Guénon : « Sheth », *Le Voile d'Isis*, 1931, repris dans *Symboles [fondamentaux] de la Science sacrée*, ch. XX. Il s'agit d'un équivalent du dragon de la tradition extrême-orientale.

117 Louis Charbonneau-Lassay : *Le Bestiaire du Christ*, ch. 106 (Albin Michel, 2006). Voir aussi au ch. 55 l'ouroboros nimbant la tête d'un phénix que circonscrit le signe alchimique du soufre.

l'alchimie qui, comme le montre une note précédente, a gardé par ailleurs le souvenir de l'*épisémon*. Or voici qui nous fournira une conclusion tout à fait remarquable : c'est que le nom de la lettre *wâw*, en arabe, constituée rappelons-le de deux *wâw* séparés par un *alif*, correspond exactement à ce symbole hermétique formé de deux serpents de part et d'autre d'un axe central¹¹⁸. On pourrait d'ailleurs peut-être ajouter que la lettre S, initiale du mot « serpent » en italien aussi bien qu'en de nombreuses langues européennes, ressemble au chiffre 5, et que le 515 pourrait donc tout simplement représenter le caducée, ce qui ne fait que corroborer les rapprochements déjà proposés entre ce nombre et la lettre *wâw*.

Bien entendu, le symbolisme considéré ici n'est plus le symbolisme purement métaphysique exposé par Ibn Arabî dans le traité cité plus haut et dans lequel l'*alif* central représente « l'unité suprême qui opère la distinction des essences », mais une application cosmologique relevant, précisément, de l'hermétisme, où l'axe central est le lieu d'où émerge et où se résorbe le pouvoir « unique dans son essence et double dans ses manifestations » mentionné par René Guénon et dont le caducée est la symbolisation évidente. Autrement dit et pour être tout à fait clair : le *wâw* présent dans le Nom *Huwâ* se décompose en *wâw* + *alif* + *wâw*, où le premier *wâw* est l'Existenciateur et le second la manifestation, ainsi qu'il a été exposé plus haut ; le second *wâw* correspondant à cette manifestation se décompose à son tour en *wâw* + *alif* + *wâw*, où les deux *wâw* correspondent aux deux serpents du caducée. Au niveau de cette application, un lien direct semble par conséquent confirmé entre le 515 et Hermès, c'est-à-dire en Islam le prophète Idrîs, dont la demeure est dans la sphère du Soleil, tandis que le ciel de Mercure-Hermès est occupé par Jésus. C'est donc peut-être aussi à cet échange d'attributs entre Idrîs et `Isâ, « qui repose sur des raisons très profondes en réalité »¹¹⁹ et dont la signification ultime n'apparaîtra sans doute

118 Cf. aussi « A propos d'un livre sur le Pèlerinage », *Le Fil d'Ariane*, n° 34.

119 Sur tout ceci, voir l'article de René Guénon intitulé « Hermès », *Le Voile d'Isis*, 1932, repris dans *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, Gallimard, 1970.

qu'à la fin du cycle, lorsque Idrîs et Élie se manifesteront à nouveau sur la terre comme « témoins »¹²⁰ et que le Christ reviendra sous son aspect solaire, que fait allusion le 515 de Dante¹²¹.



Le digamma surmontant une rose posée sur une couronne
(*Pronostic de Paracelse, prophétie en 32 figures et textes*, 1536)

120 « Ce sont les deux « témoins » dont il est parlé au ch. XI de l'Apocalypse » (« Hermès », article cité).

121 Ce qui a été exposé dans cet article au sujet de la lettre *wâw* est évidemment loin d'être exhaustif. Plusieurs aspects du symbolisme de cette lettre dans l'ésotérisme islamique ont dû être passés sous silence parce que ne se rapportant pas directement au sujet traité ici. Nous ne voudrions cependant pas quitter le lecteur sans lui indiquer que le *wâw* (ou son équivalent) est également le « milieu » du monosyllabe sacré AUM, au sujet duquel René Guénon écrivait (*Regnabit*, 1926, p.486) : « ce symbole...est, par une des concordances les plus étonnantes que l'on puisse rencontrer, commun à l'antique tradition hindoue et à l'ésotérisme chrétien du moyen âge; et, dans l'un et l'autre cas, il est également, et par excellence, un symbole du Verbe, qui est bien réellement le véritable « Centre du Monde » ». Ce que René Guénon n'a pas indiqué à cette occasion, et qu'il n'a communiqué que bien plus tard dans une correspondance adressée à Michel Vâlsan, c'est que les lettres constitutives de ce monosyllabe jouent en outre un rôle symbolique très important dans la figure dite du « Triangle de l'Androgyne », laquelle relève de l'ésotérisme islamique, ce qui est encore bien plus étonnant. Pour certains des aspects liés à cette question, nous nous permettons de renvoyer à une étude intitulée « Le cycle de la prophétie selon la tradition islamique », à paraître dans un futur cahier des Éditions Beya.